

PEYSSONNEL ET DESFONTAINES.

VOYAGES

DANS LES RÉGENCES

DE TUNIS ET D'ALGER,

PUBLIÉS

PAR M. DUREAU DE LA MALLE ,

Membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

TOME SECOND.

PARIS ,

**LIBRAIRIE DE GIDE ,
ÉDITEUR DES ANNALES DES VOYAGES ,**

1838.

Chapitre IV
(pp98-135)

Je suis parti de Tunis vers le commencement de juillet 1784. La saison des plantes était alors passée ; mais j'avais l'espoir d'être dédommagé de mes peines en recueillant des graines, des insectes et autres productions naturelles. J'étais bien aise aussi de voir la partie la plus riche et la plus habitée du royaume, où l'on retrouve un grand nombre de ruines et de beaux monumens qui annoncent encore aujourd'hui son ancienne splendeur. Le bey m'avait accordé des lettres de recommandation pour les caïds ou gouverneurs des lieux que je devais visiter, avec une escorte suffisante pour que je n'eusse rien à craindre des Arabes bédouins, toujours prêts à dépouiller les voyageurs, et qui feraient encore moins grâce à un chrétien qu'à tout autre.

Je dirigeai ma route vers le midi en suivant la côte de la mer, dont je ne m'éloignai que très rarement pendant le cours de mon voyage.

Le premier soir après mon départ, je couchai à quelques lieues au-delà des bains de la Mamelif [footnote : *Hammam el Enf* (sic). Actuellement 'Hammam Lif'], à l'entrée d'une grande plaine qui s'allonge du nord au sud, entre des montagnes médiocrement élevées d'où découlent, pendant l'hiver, plusieurs ruisseaux qui l'arrosent et la fertilisent. Elle renferme trois petites villes. La plus considérable est Soliman. La seconde se nomme Crombalia : celle-ci est à cinq lieues vers le sud de la Mamelif. Enfin, la troisième, qui porte le nom de Turki, est située à une lieue au midi de Crombalia. Ces villes, qui mériteraient à plus juste titre le nom de village, n'offrent rien d'intéressant. On n'y retrouve ni ruines, ni aucun monument qui atteste leur ancienneté primitive. Les environs sont fertiles en blé et embellis par des jardins plantés d'oliviers, de grenadiers, d'orangers et de myrtes.

A quelques milles au-delà de Turki, nous entrâmes dans un bois fort étendu où les oliviers sauvages, les caroubiers, les cyprès, les yeuses, etc., nous donnaient un peu d'ombrage et de fraîcheur : je dis un peu, car les arbres, dans toute la partie méridionale du royaume, si j'en excepte l'olivier, ne ressemblent qu'à des arbrisseaux, et les pins eux-mêmes, que l'on voit dans nos forêts s'élever jusqu'à la hauteur de 80 ou de 100 pieds, n'en ont guère ici que 15 à 20 d'élévation.

Le bois dont je viens de parler s'étend, le long des bords de la mer, jusque dans le voisinage de Hammamet. Je n'étais plus éloigné de cette ville que d'environ une lieue et demie, lorsque je détournai ma route du côté du sudouest, pour aller voir des ruines que les Arabes appellent Czar-el-Zeit. Shaw [footnote : Tom. I, p. 206, tr. fr. Le voyageur anglais nomme cet endroit Cassir-Aseite.] pense avec raison que ce sont celles de l'ancienne

101 *Siagitana*, et, en effet, les Arabes appellent encore aujourd'hui la partie du bois qui les avoisine *Hangar-el-Siagitana*, ou bois de la Siagitana. J'ai aussi transcrit à Hammamet deux inscriptions gravées sur des pierres qui forment le jambage de la porte d'une maison, où on lit le nom de Siagitana. Le propriétaire m'a assuré qu'elles avaient été apportées du terrain où sont les ruines. Voici ces inscriptions :

VICTORIAE ARMENIACAE PARTHICAR MEDICAE

AVGVSTORVM A. SACRVM CIVITAS SIAGITANA

DD. PP.

IMP. CAES. DIVI SEPTIMI SEVERI PARTH.

ARABICI ADIABETANICI MAX. BRIT. MAX.

FIL. DIVI M. ANTONINI PII GERMANICI

SARMAT. NEPOT. DIVI AELII HADRIANI

ABNEPOTI DIYI TRAIANI PAR. ET DIVI

NERVAE ADNEPOTI M. AVRELIO ANTONINO

PIO. FEL. PAR. MAX. BRIT. MAX. GERM.

MAX. IMP. III. COS IIII PP....

CIVITAS SIAGITAMORVM

DD. PP.

Il était deux heures après midi lorsque j'arrivai à Hammamet. La chaleur excessive à laquelle j'avais été exposé pendant le temps de la journée où elle se fait sentir avec le plus de violence, m'avait fait beaucoup souffrir et avait épuisé mes forces. Je me reposai un peu, puis

102

j'employai le reste du jour à visiter l'intérieur et les environs de la ville. Elle est située au bord de la mer, à la pointe d'un isthme fort bas et fort étroit. Il semble, lorsqu'on la regarde de loin, qu'elle est bâtie au milieu des eaux. Du reste, cette ville n'offre rien qui mérite l'attention des voyageurs. Quelques colonnes, quelques chapiteaux de marbre enlevés des ruines de Siagitana, sont les seuls restes d'antiquité que j'y aie observés. Les maisons sont en plate-forme, et n'ont qu'un étage comme dans toute la Barbarie. Les rues sont si étroites, que deux personnes peuvent à peine y marcher de front. Le mur d'enceinte est assez bien bâti et peut avoir un mille de circonférence. On compte dix-sept lieues de Tunis à Hammamet. Les environs ont un aspect riant; toutes les campagnes voisines sont couvertes de beaux oliviers qui font la principale richesse du pays. On y fait un grand commerce d'huile, d'olives, et
103 même d'orge et de froment, lorsque les pluies d'hiver sont assez abondantes pour produire une riche moisson.

Le golfe de Hammamet s'avance à plus de dix lieues de profondeur dans l'intérieur des terres. Il est parsemé de rochers et de bas-fonds qui en rendent la navigation dangereuse, surtout dans le voisinage de la côte : aussi il n'y a que de petits bâtimens marchands qui puissent venir à Hammamet ; encore sont-ils obligés de se tenir au large. Le golfe n'est abrité que contre les vents du nord. Ceux d'est et de sud-ouest y soufflent quelquefois avec beaucoup d'impétuosité et y excitent des tempêtes.

Je partis de Hammamet vers le milieu de la nuit, afin d'éviter la chaleur du jour, et je continuai de suivre les bords de la mer. Après une heure de marche, j'arrivai dans un lieu couvert de ruines que je n'aperçus que confusément alors, parce qu'il faisait nuit; mais ayant eu le loisir de les observer à mon retour, je n'y vis que des monceaux de pierres et de vieilles murailles qui occupent une étendue de terrain considérable. Ce lieu se nomme *Labiad* ou *la*
104 *Blanche*, parce qu'il y a dans le voisinage des monceaux de sable blanc comme la neige, que l'on découvre de très loin. Un peu au-delà des ruines, à quelque distance de la mer du côté de l'ouest, est une grosse tour dont les murs sont fort épais. Je pense qu'on y allumait anciennement des feux pour guider les navigateurs pendant la nuit. Les Arabes l'appellent *Bourg-el-Menarah*, Tour de la Lanterne. C'est un ouvrage des Romains , comme il paraît par les inscriptions gravées sur des pierres du sommet de cette tour, inscriptions que Shaw avait transcrites [footnote : Tom. I, p. 207 , tr. fr.]. Elles n'y sont plus aujourd'hui : toute la partie supérieure de la Menarah, telle qu'on la voit gravée dans le voyage de Shaw, a été démolie par les Arabes, qui se font un plaisir et même un acte de religion de détruire et de renverser tous les monumens anciens, parce qu'ils les regardent comme l'ouvrage des chrétiens. Un peu plus loin, nous passâmes sur un vieux pont de plusieurs arches ; il paraît aussi du temps des Romains. Dans cet endroit, nous détournâmes notre route vers l'ouest, en nous éloignant

105 directement des bords de la mer et, après avoir marché pendant plus de deux heures à travers une grande plaine sablonneuse, nous arrivâmes au pied des montagnes où sont les ruines de l'ancienne *Aphrodisium*, que les Maures appellent encore aujourd'hui Phradise. Elles sont situées sur une espèce de plate-forme très élevée et un peu en pente du côté de l'est. Ce lieu est entouré de ravins profonds, et dominé du nord au sud par des rochers escarpés qui en dérobent la vue. Les ruines peuvent avoir deux milles et demi de circonférence. Presque tous les édifices sont démolis ; mais il est facile de juger par le petit nombre de ceux qui ont résisté à l'injure du temps, par la beauté des pierres, l'alignement et la largeur des rues, qu'Aphrodisium était une très belle ville. Le plus beau monument que j'aie observé parmi ces ruines est un grand arc de 50 à 60 pieds d'élévation, sous lequel coule un ruisseau d'eau douce qui prend sa source un peu au-delà. Sa façade est ornée de quatre belles colonnes d'ordre corinthien, et de chaque côté il y a une niche dont le sommet est terminé par une large coquille sculptée en bas-relief. Je suis porté à croire que le monument servait à la décoration

106 d'une fontaine publique. En côtoyant la base des montagnes de l'est au sud, j'ai aussi découvert les ruines d'un ancien port au bord d'un immense lac, qui alors était presque à sec. Il paraît que les vaisseaux y entraient autrefois. Les gens du pays m'ont dit qu'il était rempli d'eau pendant l'hiver, et que, dans cette saison, il communiquait avec la mer par une large embouchure qu'ils appellent *Halc-el-Ouet*, Embouchure de la Rivière.

Les montagnes de Phradise sont habitées par des Arabes bédouins qui ont la réputation d'être grands voleurs. La curiosité les attira vers nous en très grand nombre. On leur dit que j'étais un des médecins du bey ; ils ne nous témoignèrent aucune mauvaise intention ; plusieurs vinrent même nous conduire et nous montrer le chemin avec beaucoup de complaisance.

Phradise est, par sa situation, un des plus beaux lieux que j'aie vus en Barbarie. Tous les environs offrent une foule de paysages charmans : les cistes, les romarins, les lavandes , et

107 plusieurs autres arbustes odoriférans, couvrent les montagnes, tandis que le myrte, le lentisque et le laurier-rose ombragent les vallons et les ruisseaux.

Après avoir visité les ruines, nous marchâmes du côté du midi à travers les montagnes , dans un chemin très raboteux et bordé de ravins profonds où la peur de me précipiter avec ma mule me fit mettre pied à terre. Nous descendîmes peu à peu dans la plaine, et sur les deux heures de l'après-midi, nous atteignîmes Herkla : c'est une petite ville bâtie au bord de la mer, sur une éminence pierreuse que l'on découvre de très loin. Herkla est à environ cinq lieues au sud-est de Phradise, et à huit au sud de Hammamet. On y voit quelques ruines antiques, et entre autres un vieux château en partie démoli, dont les murs étaient construits avec beaucoup de solidité en belles pierres de taille. Les environs d'Herkla produisent de l'orge, du maïs, de

la dreu, des raisins, des figes et d'excellens melons. Les habitans sont fort insolens envers les étrangers : car, malgré les ordres du bey, que je portais avec moi et que je leur fis voir, j'en
108 reçus un très mauvais accueil. Ce pays n'est aucunement défendu. Les corsaires de Malte se retirent souvent auprès d'Herkla pour se mettre à l'abri des tempêtes et pour y faire de l'eau. On m'a dit qu'ils descendaient quelquefois à terre pendant la nuit, pour mettre à contribution les caravanes qui vont et viennent continuellement de Tunis à Sfax, ce qui est très facile à des gens bien résolus qui connaissent le pays. Les corsaires de Malte sont extrêmement craints le long de la côte de Barbarie ; ils viennent quelquefois jusque dans la rade de Carthage s'emparer des bateaux des Tunisiens. Du temps d'Ali-Bey, père de celui qui gouverne aujourd'hui, ils brûlèrent pendant la nuit, dans le port de Porto-Farina, un grand nombre de corsaires appartenant à la régence. Les Barbaresques n'osent guère attaquer les Maltais, à moins qu'ils ne soient bien supérieurs en nombre et en force : car ils en ont plus d'une fois éprouvé le courage à leurs dépens.

Je passai une fort mauvaise nuit à Herkla, dans une auberge à la mode du pays qu'on appelle *Fondouk*. Le lendemain, je partis pour Suse de très bonne heure. Nous côtoyâmes le
109 rivage de la mer le long d'une immense plaine sablonneuse et inculte, où je recueillis des graines d'un joli *nitraria* épineux à feuilles glauques et épaisses ¹.

Deux heures après notre départ, nous traversâmes l'embouchure d'un grand lac qui, dans la saison des pluies, communique avec la Méditerranée, et où les habitans d'Herkla vont faire la pêche lorsque les chaleurs
110 ont fait diminuer les eaux. Environ une lieue et demie avant d'arriver à Suse, je m'écartai des bords de la mer à la distance de près de trois milles, pour voir les ruines d'Ekouda [footnote : 1 Cowda (Shaw.) ; Koudiah. (L.)]. Ma curiosité fut bien mal satisfaite : je n'y trouvai que des monceaux de pierres; un vieux château presque entièrement démoli est le seul édifice dont il reste quelques vestiges. Tout près d'Ekouda est un petit village appelé Hammam, habité par plusieurs familles maures. J'arrivai à Suse vers une heure après midi. La chaleur du soleil réfléchi par les sables, sur lesquels j'avais presque toujours marché, me fit beaucoup souffrir pendant cette journée : je ressentais des douleurs cuisantes aux mains, au visage, et mes paupières étaient si gonflées que j'avais peine à voir. Je fus obligé de me reposer pendant un jour et demi, pour réparer mes forces et pour être en état de continuer mon voyage.

1 (p.109) Here is the description:

Nitraria tridentata.

Tiges. Rameuses, garnies de longues épines, courbées vers la terre, longues de trois à quatre pieds. — *Feuilles*. Alternes, glauques, entières, charnues, cunéiformes, soutenues par un pétiole très court, larges de trois lignes sur trois à quatre de longueur. — *Fleurs*. Petites, disposées en corymbes le long des tiges. — *Calice*. Durable, couronné de cinq petites dents. — *Corolle*. Partagée en cinq pétales blancs, linéaires, obtus, ouverts. Chaque fleur renferme douze ou quinze étamines un peu plus longues que les pétales. — *Filets*. Grêles, un peu écartés. — *Anthère*. Fort petite, divisée en deux loges. — *Stile*. Court, terminé par un stygmate aigu. — *Germe*. Supérieur à la fleur ; il devient une baie ovoïde, rouge, molle, de trois lignes de longueur ; elle renferme une semence triangulaire, allongée, sillonnée sur les faces.

La ville de Suse est éloignée de Tunis d'environ 34 lieues; elle est située sur la pente
111 d'une colline, du côté de l'orient. C'est une des plus grandes villes du royaume. Les murs qui
l'entourent ont au moins deux milles et demi de circonférence ; ils sont bien bâtis, et défendus
par un grand nombre de pièces de canon de différens calibres. A gauche de la ville, tout près
d'un marabout, il y a un petit fort que l'on aperçoit à peine et dont les batteries sont à fleur
d'eau. On y a mis, depuis la dernière guerre des Vénitiens, de très gros canons, qui pourraient
sans doute nuire beaucoup aux vaisseaux qui s'approcheraient pour bombarder la place ou
pour la prendre.

L'intérieur de la ville n'offre rien de curieux. Les bazars sont propres et bien voûtés ; les
mosquées sont assez belles : on m'a dit qu'on avait apporté d'Ekouda la plupart des pierres qui
ont servi à les construire. J'ai encore vu à Suse plusieurs colonnes que les Maures ont
employées à soutenir les angles de leurs maisons et à en décorer la façade. L'affluence du
peuple est si grande dans les rues, que l'on a peine à y marcher. Les habitans sont fort
honnêtes envers les chrétiens, ce qui vient sans doute de l'habitude qu'ils ont d'en voir et de
112 commercer avec eux. On fabrique à Suse beaucoup de toiles qui se vendent à bon marché ;
leur plus grand défaut est de n'être pas assez frappées. Il y a autour de la ville d'immenses
plantations d'oliviers. Les négocians français y achètent beaucoup d'huile, qu'ils envoient à
Marseille pour la fabrique des savons. Il se fait aussi à Suse un commerce considérable de
laines, de poteries, de souliers et d'étoffes à la mode du pays.

Le golfe peut avoir cinq à six lieues de large; il s'étend, du côté du sud, jusqu'à Mnestir.
Les plus gros vaisseaux peuvent s'approcher très près de la ville ; mais ils sont exposés à
toute la violence des vents d'est, qui soufflent de temps en temps avec beaucoup d'impétuosité
sur toute la côte de Barbarie; Tout près de la ville, du côté du nord, j'ai vu les murs d'un
ancien port qui étaient bâtis en demi-lune au milieu des eaux. Ils ont été presque entièrement
démolis par le choc continuel des vagues. Je n'ai trouvé à Suse qu'une seule inscription :
encore était-elle si effacée que je n'ai pu en déchiffrer que quelques mots.

A quatre lieues vers le sud-est est Mnestir, que les Français appellent par corruption
113 *Monastier*. C'est encore une ville maritime considérable, située à l'extrémité d'une langue de
terre qui s'avance à plus d'une lieue dans la mer. La ville est entourée d'un très bon mur et, de
loin, elle offre un joli point de vue. Les campagnes voisines sont plantées de beaux oliviers
qui donnent chaque année une riche récolte d'olives. On m'a dit que la navigation était
dangereuse dans le voisinage de Mnestir, surtout du côté du midi, à cause des rochers et des
bas-fonds dont le golfe est parsemé. Trois heures après notre départ de Mnestir, nous
traversâmes les ruines de Lempta. Cette ville, que Shaw [footnote : 1 Tom. I, p. 237, tr. fr.]
prend pour la *Leptis Parva* des anciens, était située au bord de la mer, dans un lieu peu élevé.

Elle a été détruite de fond en comble : il n'en reste que des morceaux de pierres qui occupent un terrain d'un mille et demi de circonférence. A une lieue au sud de Lempta se trouve le village de Touboulbe, agréablement situé sur un coteau qui domine la mer. Il y a aussi des ruines dans le voisinage. A peu de distance au-delà de Touboulbe, nous entrâmes dans une
114 grande plaine sablonneuse où j'essayai la plus forte chaleur que j'aie jamais ressentie : mon thermomètre, placé sur le sable, montait jusqu'à 45 degrés. J'arrivai aux ruines de Dimess accablé de fatigue, ainsi que mes compagnons de voyage. Heureusement nous y fîmes rencontre d'un Arabe qui nous fit apercevoir des figuiers à l'ombre desquels nous nous reposâmes pendant quelque temps. Il nous apporta de l'eau fort mauvaise ; je la bus avec autant de plaisir que si elle eût été excellente, me trouvant encore fort heureux, car j'étais extrêmement tourmenté de la soif et notre provision était finie.

Les ruines de Dimess ¹, qui est l'ancienne *Thapsus*, sont éloignées de la mer d'environ un demi-mille. Elles occupent un espace considérable au bord d'une grande plaine sablonneuse et aride. On y voit beaucoup de pierres

1 M. le colonel Lapie, qui, pour le tracé de ses cartes, a beaucoup emprunté à Shaw, écrit le nom de cette ville Demas, d'après l'orthographe anglaise ; mais il faut prononcer Dimess.

amoncelées et éparses, de vieux murs, plusieurs souterrains voûtés. A l'ouest des ruines il y a
115 vingt-cinq citernes situées parallèlement les unes auprès des autres. Chacune a environ cent pas de longueur sur cinq à six de large ; leur hauteur perpendiculaire était d'environ huit à dix pieds. Les voûtes sont presque toutes tombées ; il n'y a que les murs latéraux qui subsistent dans leur entier ; à peine retrouve-t-on quelques vestiges de l'aqueduc qui y conduisait les eaux. Ce que j'ai vu de plus remarquable à Dimess est un grand môle qui s'avance à plus de cent pas dans la mer : c'est un ouvrage extrêmement solide, construit en pierres de différentes grandeurs, et unies les unes aux autres avec un ciment aussi dur que les pierres mêmes. Les eaux l'ont néanmoins miné insensiblement, et en ont même détaché de très grosses pierres en beaucoup d'endroits, et surtout vers la pointe.

A quatre lieues au sud de Dimess, se trouve la petite ville d'Africa, que les Arabes appellent aussi El-Mehedia, située dans un lieu peu élevé au-dessus de la mer. Je n'ai osé y entrer, parce qu'elle est réputée sainte par les musulmans : j'avais peur d'y être insulté par la
116 populace. J'ai aperçu de loin quelques ruines que l'on m'a dit être celles d'un ancien port. Il y a autour d'Africa de très grandes plantations d'oliviers, qui sont les plus belles et les mieux cultivées que j'aie encore vues en Afrique.

Toute la partie de la côte qui s'étend depuis Suse jusqu'à sept ou huit lieues au-delà d'El-Mehedia est sans contredit la plus fertile du royaume : elle produit en abondance des olives, du froment, de l'orge, de la dreu, du maïs. On y fait aussi, depuis quelques années, de belles cultures d'indigo et de coton ; mais on n'en récolte pas encore une quantité assez considérable

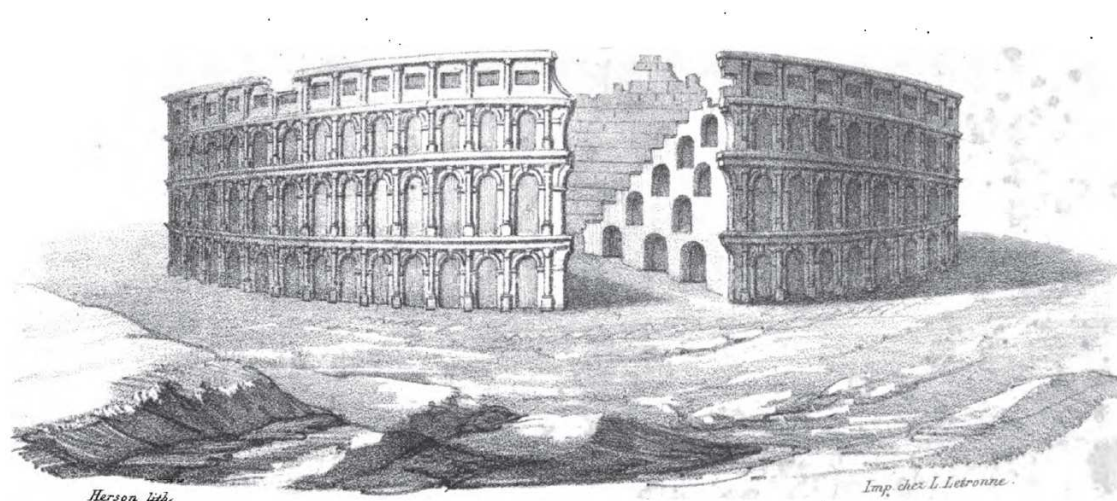
pour en faire commerce avec l'étranger. Il serait difficile de trouver un pays plus fécond, et qui fût en même temps susceptible d'une culture aussi variée que Celui dont je viens de parler.

Le maïs et la dreu, que l'on cultive beaucoup dans toute la partie méridionale du royaume, se sèment ordinairement en avril. On est obligé de les arroser souvent, depuis le temps où la semence a été jetée en terre jusqu'à celui de la récolte. Pour cet effet, les Arabes creusent des puits dans le voisinage des champs ensemencés : car les ruisseaux sont
117 extrêmement rares dans toutes ces contrées. Ils emploient des chameaux ou des mules pour élever l'eau, avec de grands seaux de cuir attachés au bout d'une corde qui passe sur une poulie mobile, suspendue à deux grosses perches placées obliquement de chaque côté du puits, de manière qu'elles vont se croiser à quelques pieds au-dessus de son ouverture. Le chameau ou la mule, en s'éloignant directement du puits, fait monter les seaux remplis d'eau, et lorsque l'animal se rapproche, alors ils redescendent par leur propre poids au fond du puits. Les Maures se servent encore d'un moyen très simple pour le même objet. Un chameau fait mouvoir une roue placée sur le puits. En tournant, elle fait descendre et monter
continuellement une corde autour de laquelle sont attachés, à distances égales, des vases de terre qui vont puiser sans cesse l'eau, pour la verser dans un réservoir d'où elle se distribue par différens conduits dans les champs cultivés. Presque toutes les eaux sont saumâtres le
118 long de la côte, et les habitans des villes ne boivent que de l'eau de citerne. D'après cela, on doit bien s'imaginer de quel prix doit être une source d'eau douce et pure dans un pays où il est si rare d'en trouver, et où l'usage de toute liqueur fermentée est rigoureusement défendu par la religion et par les lois.

Je m'éloignai des bords de la mer un peu au-delà d'Africa, pour me rendre aux ruines d'El-Gem, qui en sont distantes d'environ huit lieues vers l'ouest. Je fis route pendant la nuit, par un beau clair de lune, et j'arrivai à El-Gem sur les quatre heures du matin. J'y passai un jour entier, afin de visiter les ruines à loisir.

El-Gem est un village considérable situé au milieu d'une plaine immense, à 55 lieues au sud de Tunis, et à 15 lieues au nord de Sfax; il paraît que c'est l'ancienne Thysdrus. Ce lieu est célèbre par son bel amphithéâtre, qui subsiste encore presque dans son entier. C'est un vaste édifice de forme un peu ovale, que l'on croit avoir été construit sous l'un des Gordiens d'Afrique. Son plus grand diamètre est de 180 pas et le plus petit de 150, en comptant l'épaisseur des murailles. Si l'on en fait abstraction pour connaître seulement les dimensions intérieures, alors il restera 120 pas pour le plus grand diamètre, et le plus petit n'en aura que
119 90. Les murs ont environ 110 pieds d'élévation ; ils sont divisés en trois étages, et à chaque étage il y a deux grandes galeries intérieures qui font parallèlement le tour de l'amphithéâtre.

Il est percé de 240 fenêtres disposées sur quatre rangs, et séparées les unes des autres par une demi-colonne. Les places étaient rangées circulairement par gradins, depuis l'arène jusqu'au sommet de l'édifice, de manière qu'il pouvait contenir une immense quantité de spectateurs. Au-dessous des murs il y a de grands souterrains voûtés, où l'on renfermait sans doute les animaux destinés aux combats ; peut-être servaient-ils en même temps de retraite aux gladiateurs. Au centre de l'arène on voit un grand trou maçonné circulairement : je serais porté à croire qu'il soutenait le pied du velum. L'amphithéâtre d'El-Gem est le plus beau monument antique que j'aie encore vu en Barbarie, et il me paraît digne en tout de la magnificence et du génie des Romains. On trouve souvent à El-Gem des médailles et des antiques ; on m'a dit que des voyageurs anglais en avaient enlevé anciennement de très belles statues de marbre. J'y ai acheté une petite tête de Diane en marbre blanc ; elle est d'une belle forme ; mais la figure est un peu gâtée.



AMPHITHÉÂTRE D'EL-JEM.

Hauteur 120 pieds. Diamètre 400.

120 Les ruines de l'ancienne ville sont éloignées de près d'une lieue de l'amphithéâtre ; tous les édifices ont été entièrement démolis. Les environs d'El-Gem sont fertiles en olives, en blé et en divers fruits du pays. Les Arabes de ces contrées étaient autrefois de grands voleurs ; mais la bonne discipline du gouverneur de Sfax a fait cesser leurs brigandages. S'il arrive souvent en Barbarie que les Arabes dépouillent les voyageurs, au moins est-il assez rare qu'ils commettent des assassinats. Les régences ont établi une loi qui est très bonne pour prévenir de tels désordres : lorsqu'un homme a été assassiné et que le coupable ne peut être découvert, alors on fait payer quarante ou cinquante mille piastres à tous les voisins du lieu où l'assassinat a été commis. Si cette loi n'est pas selon toute la rigueur de la justice, au moins est-ce un excellent moyen pour contenir les Arabes, et pour les engager à veiller sur leur

conduite réciproque : car la punition qui atteint la bourse est pour eux la plus cruelle de toutes.

Les terres des environs d'El-Gem contiennent beaucoup de salpêtre : les gens du pays
121 m'ont dit qu'ils en retiraient jusqu'à dix-huit livres par quintal. Voici leur procédé. Ils
construisent avec des briques ou des pierres une fosse circulaire en forme de puits, de trois ou
quatre pieds de diamètre sur une profondeur à peu près égale. Cette fosse est percée
inférieurement d'une ouverture latérale par où elle communique avec une autre cavité plus
petite creusée dans un lieu plus bas que l'ouverture en question. Ils mettent au fond de la
grande fosse plusieurs pierres sur lesquelles ils étendent de petites branches d'arbre, ou des
feuilles et des tiges de spart en forme de tapis. Après y avoir jeté la terre qui est imprégnée de
salpêtre, mêlée avec de la paille coupée en petits morceaux, ils y versent de l'eau à plusieurs
reprises pendant deux ou trois jours ; elle dissout le sel de nitre et l'entraîne dans la cavité
inférieure. Ils mettent cette eau dans des chaudières, et, après qu'elle a été dégagée, par
l'ébullition, des corps étrangers qu'elle contenait, ils la transvasent et la laissent refroidir ;
alors le salpêtre se cristallise et s'attache aux parois des vases. Comme il n'est pas encore bien
pur après cette opération, on le fait bouillir une seconde fois et même une troisième, toujours
122 dans une nouvelle eau, après quoi il devient aussi blanc et aussi bien cristallisé que celui de
France. Ils en font de la poudre à canon qu'ils estiment beaucoup moins que celle d'Europe,
parce qu'en effet elle n'a pas autant de force.

Je partis d'El-Gem de très grand matin pour me rendre à Sfax. Nous marchâmes pendant
huit à neuf heures dans une grande plaine inculte et inhabitée, où l'on trouve çà et là quelques
bosquets d'oliviers dont la plupart tombent de vétusté. Ils servent quelquefois de retraite à des
Arabes vagabonds qu'il serait dangereux de rencontrer, si l'on n'était bien armé et en nombre
suffisant pour leur faire tête.

Sfax est une grande ville fort commerçante située au bord de la petite Syrte, dans un lieu
plat et sablonneux : c'est la plus jolie du royaume, et la seule dont les rues soient pavées. Elle
est entourée d'un mur fort élevé et très bien bâti. Les habitans y sont plus civilisés que partout
ailleurs. Ils vivent dans l'aisance et jouissent assez paisiblement du fruit de leur industrie,
avantage inappréciable et bien rare en Barbarie, qu'ils doivent à la bonté et à la justice de leur
123 gouverneur. Les citoyens les plus riches passent une partie de l'année dans leurs jardins, où ils
ont des maisons de campagne fort agréables. On en fait monter le nombre à plus de 8,000

Les campagnes de Sfax produisent de l'orge, de la dreu, du maïs, des figues, du raisin, de
bonnes pistaches, des pastèques en abondance et les meilleurs melons de toute la Barbarie.
On y fait le commerce d'huile, de barille, d'éponges que l'on pêche aux îles Kerkines, de
laines presque aussi fines et aussi estimées que celles d'Espagne. Malheureusement les

moutons sont sujets de temps en temps à des épizooties qui en font quelquefois périr le plus grand nombre. Ces maladies règnent ordinairement en automne et au commencement de l'hiver. Les gens du pays croient qu'elles sont occasionnées par le défaut d'alimens : en effet, dans cette saison, la campagne est absolument aride, et l'on n'a pour toute nourriture qu'un peu de paille à leur donner.

La barille dont on fait commerce à Sfax se brûle le long des bords de la mer. Les Arabes la retirent indistinctement de sept à huit plantes différentes qu'ils mêlent ensemble, ou toutes 124 ou en partie. Ces plantes sont le *Salicornia Fructicosa*, le *Salicornia Herbacea*, le *Salsola Kali*, avec une autre espèce de ce genre qui m'est inconnue, l'*Atriplex Halimus*, l'*Artiplex portulacoïdes*, le *Mesembrianthemum Lopticum* et le *Zigophillum Simplex*, très commun dans ces contrées. Ils laissent sécher ces plantes aux deux tiers après les avoir coupées, puis ils les amoncellent sur des fosses creusées dans la terre et ils y mettent le feu ; le sel qui se dégage des plantes tombe au fond des fosses, et s'y réunit en une masse solide.

On fabrique à Sfax les toiles les plus belles et les plus estimées de toute la Barbarie. Elles sont fines et se vendent à bon marché. Le seul défaut qu'on puisse leur reprocher est de n'être pas d'un tissu assez serré. On y construit aussi un grand nombre de barques qui font le commerce le long de la côte, et de petits corsaires qui vont croiser sur les côtes d'Italie, où ils font quelquefois de riches prises. Il n'y a point de ville dans le royaume où il y ait autant d'industrie qu'à Sfax. Les habitans sont doux et fort polis envers les étrangers. Le gouverneur, en particulier, me donna beaucoup de marques d'amitié; je puis même dire qu'il se faisait un 125 plaisir de prévenir tous mes désirs, et que c'est l'homme dont j'ai reçu le plus de politesses depuis que je suis en Barbarie. J'ai recueilli dans les environs de Sfax les graines de plusieurs plantes rares. J'y ai aussi desséché les branches d'un joli arbrisseau qui approche des *Chrysocoma*, et dont les feuilles et les fleurs exhalent une odeur très agréable.

Les pluies ne tombent dans ces contrées que pendant l'hiver ; elles y sont amenées par les vents de nord. Comme dans toute la Barbarie, l'eau des puits est amère et saumâtre, et l'on n'en boit que de citerne. Les campagnes de Sfax sont sablonneuses, et les chaleurs y seraient excessives sans une brise qui s'élève tous les matins sur les neuf heures, et qui dure une partie de l'après-midi.

La petite Syrte peut avoir trente lieues de large; elle s'étend depuis Capoudia jusqu'à l'île Gerba. La mer a peu de profondeur dans toute l'étendue de la Syrte, et le rivage est presque à fleur d'eau. La navigation n'y est pas sûre, à cause des bancs de sable dont le golfe est parsemé ; les bâtimens marchands qui viennent à Sfax sont obligés de se tenir à une lieue de 126 distance du rivage, quoiqu'ils n'aient aucun abri contre les vents. Ils y sont néanmoins en sûreté : le peu de profondeur de la Syrte fait que la mer n'y est jamais violemment agitée,

même par les vents les plus impétueux. Il y a flux et reflux dans la petite Syrte. J'ai eu des peines infinies pour obtenir du gouverneur la permission de mesurer les marées ; encore n'ai-je pu y apporter l'exactitude que je désirais : le bruit de l'arrivée prochaine des Vénitiens avait jeté l'épouvante dans tout le pays, et il fallait user de beaucoup de précautions pour n'être pas découvert. Après bien des instances, le gouverneur m'accorda un homme de confiance par qui je fis mesurer les eaux. Le 20 juillet, à midi, c'est vers cette heure que la marée est à son plus haut point d'élévation, on planta une perche dans la mer, près l'ancre d'un bateau. Sur les trois heures de l'après-midi, les eaux avaient diminué de cinq pieds deux pouces. Le premier août, jour de la nouvelle lune, je fis planter une seconde fois dans la mer la même perche qui m'avait servi pour l'opération précédente, et, vers les six heures, les eaux avaient haussé de
127 sept pieds quelques pouces. On me dit que, dans le temps des équinoxes, elles s'élevaient jusqu'à neuf pieds, et que les marées étaient encore plus grandes dans le voisinage de l'île de Gerba, à 24 lieues au midi de Sfax. Je n'ai pu savoir aussi précisément que je l'eusse désiré l'instant du jour où la marée est à son plus haut point d'élévation; je puis cependant assurer que c'est vers midi. Il est bien constant, d'après ces observations, qu'il y a flux et reflux très marqué dans la petite Syrte [footnote : Ce fait est déjà mentionné par Strabon, XVII, 15, p. 834, ed. Casaubon. {Note de Desfont.}], tandis qu'il se fait à peine sentir à 25 lieues plus au nord. Les gens du pays savent en profiter pour faire la pêche : ils mettent des claies sur le sable, dans les lieux les plus bas d'où les eaux se retirent le plus lentement. Les poissons viennent avec les eaux de la mer, et, lorsqu'elle se retire, les claies les empêchent de suivre le cours des eaux.

Vers l'est de Sfax, à environ huit lieues de distance, il y a deux petites îles voisines l'une de l'autre, nommées Kerkines, dont la plus grande peut avoir six à sept lieues de
128 circonférence. Ces îles sont peu élevées au-dessus de la surface de la mer; on les aperçoit néanmoins de Sfax lorsque l'horizon est bien pur. Elles produisent des olives, de l'orge, des dattes peu estimées, parce que la chaleur n'est pas assez forte pour les mûrir. Les habitants de ces îles sont vêtus différemment des autres Arabes. Ils font la pêche des éponges, fort communes aux environs de leur territoire. Pour cet effet, ils se servent de longues perches armées, à leur extrémité, d'un crochet de fer, au moyen duquel ils les détachent des rochers auxquels elles adhèrent. Lorsqu'on les tire de l'eau, elles sont recouvertes d'une pellicule fine et transparente, et c'est un spectacle curieux de voir comme toutes leurs parties sont en mouvement. Ils les enfouissent dans du fumier ou dans la terre pendant quelques jours, afin de faire périr les petits animaux qui y sont renfermés. Ils les lavent ensuite pour les dégager des corps étrangers qu'elles contiennent, et pour leur faire perdre l'odeur infecte qu'elles exhalent. Comme elles se vendent au poids, souvent, après les avoir nettoyées, ils y font

129 rentrer du sable afin de les rendre plus pesantes ; mais cette supercherie est facile à découvrir
[footnote : Elle n'en est pourtant pas moins usitée; on en trouve la preuve dans presque toutes
les éponges de qualité inférieure.]

En suivant les bords de la Syrte du côté de l'ouest, on arrive aux ruines de Tina
[footnote : Thaine ou Thaini. (Sw. L.)] distantes de Sfax d'environ trois lieues. Ces ruines
occupent un espace assez étendu dans un lieu un peu montueux. Elles n'offrent rien
d'intéressant : les habitans de Sfax en ont enlevé les plus belles pierres pour construire leurs
maisons. Il y a, près de Tina, un ancien port où la mer n'entre plus aujourd'hui. Les Arabes
croient que les Maltais sont originaires de ce lieu.

Pendant mon séjour à Sfax, j'ai encore été voir les ruines d'Inschla [footnote : Inshilla ou
Inchilla. (Sw. L.)] ; celles-ci sont à cinq lieues au nord-est de Sfax. On n'y voit de
remarquable qu'un grand édifice de forme carrée, soutenu intérieurement par 24 belles
colonnes de marbre blanc veiné de bleu, sur l'une desquelles j'ai aperçu une croix en bas
130 relief. Les environs d'Inschla sont habités par des Bédouins qui paraissent fort misérables. Au
nord d'Inschla, à peu de distance, est le petit village appelé Gibiniana, autour duquel on voit
d'assez belles plantations d'oliviers.

Le rhus à feuilles d'aubépine croît en abondance le long des bords de la Syrte, et dans
toute la partie méridionale du royaume. Son écorce a la propriété de teindre en rouge ; les
Arabes en font commerce. Ils mangent aussi le fruit de cet arbre lorsqu'il est mûr ; ils s'en
servent aussi pour faire une sorte de limone dequ'ils boivent avec plaisir.

Vous savez, Monsieur, que les Lotophages habitaient autrefois le long des bords des
Syrtes, et que ces peuples étaient ainsi nommés parce qu'ils mangeaient le fruit du *lotus*
[footnote : Voy. Strabon, XVII, 15, p. 834.]. J'aurais bien désiré pouvoir découvrir cet arbre
intéressant ; mais, malgré toutes les recherches que j'ai faites pour tâcher de le reconnaître, je
n'ai pu y réussir. Les descriptions que j'en ai lues dans quelques auteurs anciens que j'ai entre
131 les mains, sont trop vagues pour qu'on puisse savoir de quel arbre ils ont voulu parler, ni
même à quel ordre de plantes il peut appartenir. Shaw pense que le lotus est une espèce de
j jubier sauvage que les Arabes appellent *sidra*¹, qui croît le
long des Syrtes et dans toute la partie méridionale du
royaume de Tunis. Si cet arbrisseau est le *lotus*, il s'en faut
bien que son fruit soit aussi délicieux que le dit Pline : *Lotus*
tam dulci ibi cibo ut nomen terræ gentique dederit, nimis
hospitali advenarum oblivione patriæ [footnote : Plin. XIII,
22, ed. Hardi.]. Il y a sur les bords du désert, et particulièrement au Gerid, une autre espèce de
j jubier à larges feuilles dont le fruit est plus gros et d'un goût plus agréable que celui du

1 Voy. Shaw, tom. I, p. 292 et suiv. Les habitans de Sfax vendent dans les marchés publics les fruits du sidra. Ils disent qu'on s'en nourrissait autrefois. Ils mangent ce fruit et en font de la limonade. On trouve cet arbrisseau dans presque toutes les plaines qui avoient le désert, et dans celles qui conduisent de Sfax à Tunis. (Note de Desfont.)

sidra, et que l'on pourrait prendre à plus juste titre pour le lotus , d'après ce qu'en dit Pline.

Peut-être me sera-t-il possible de donner quelques éclaircissemens à ce sujet lorsque je serai à portée de faire des recherches dans les divers auteurs anciens qui ont fait mention de cet arbre si précieux et si intéressant à connaître ¹. Il est bien difficile que l'espèce s'en soit anéantie dans des contrées où elle avait été si multipliée autrefois.

L'île de Gerba est à environ vingt-quatre lieues au sud-ouest de Sfax. Je n'ai pu trouver d'occasion favorable pour y aller. On m'a dit qu'elle était très fertile, et que les peuples qui l'habitent menaient une vie assez heureuse. Cette île est encore soumise à la régence de Tunis. J'avais aussi formé le projet d'aller jusqu'à Gâbes, sur les confins du royaume de Tripoli. Le gouverneur de Sfax m'assura que ce voyage était dangereux, parce que les Arabes de ces contrées sont indomptés et fort misérables. La saison des plantes étant d'ailleurs passée, je me déterminai sans beaucoup de peine à renoncer au dessein que j'avais pris.

1 Les Mémoires de l'Académie des Sciences renferment un curieux travail de Desfontaines sur le lotus et les Lotophages ; nous le donnons à la suite de la relation de son voyage.

133 Je demandai à des voyageurs arabes le nom et la distance des lieux qui se trouvent entre Sfax et Tripoli : j'en donne ici la liste. Je partis pour Tunis le 8 d'août, et j'y arrivai le 18 du même mois, bien fatigué par les chaleurs excessives que j'avais essayées pendant le cours de mon voyage.

Noms et distances des villes, villages et ruines qui se trouvent le long de la cote, depuis Tunis jusqu'à Gâtes, sur les confins du royaume de Tripoli, en Barbarie.

Lieues communes.

Tunis.

3 La Mamelif, bains chauds à 32° Réaumur.

2 Soliman, ville.

3 Crombalia, ville peu considérable.

1 Turki , petite ville.

4 Czar el Zeit, ruines de l'ancienne *Siagitana*.

1 Hammamet, ville maritime.

1 Labiad, ruines.

1 La Menarah, grande tour bâtie par les Romains.

3 Phradise, très belles ruines éloignées de la mer d'environ 4 lieues ; c'est l'ancienne *Aphrodisium*.

5 Herkla , grand village avec des ruines, peut-être l'ancienne Hadrumetum.

134 7 Ekouda, ruines.

½ Hammam , petit village.

1 Suse, grande ville maritime.

1 ½ Aouin Sahalin, petit village éloigné d'environ une lieue de la mer.

2 Mnestir, ville considérable.

1 Krounis , petit village à quelque distance de la mer.

½ Xiba, petit village.

- 1/2 Lempta , ruines étendues ; c'est la *Leptis Parva* des anciens.
 1/2 Saieba, village.
 1/2 Bou-a-Jear, village avec des ruines, à une lieue de la mer.
 1 Touboulbe, village, ruines.
 1 Bratta, village à quelque distance de la côte.
 1 Dimess , ruines étendues ; c'est l'ancienne Thapsus.
 3 Africa, petite ville.
 8 Elgem, village éloigné d'environ 8 lieues à l'ouest d'Africa, lieu célèbre par son bel amphithéâtre ; c'est l'ancienne Thysdrus.
 10 Salletto, ruines.
 3 Elalia, ruines considérables ; c'est l'ancienne Achola.
 2 Soursef, village éloigné d'environ 2 lieues de la mer.
 2 Capoule, l'ancienne *Caput-Vada*.
 135 2 Menainesch, village.
 2 Gibiniana, village à deux milles de la mer.
 1 Inschla, ruines considérables; c'est l'ancienne *Usilla*.
 5 Sfax, grande ville maritime.
 3 Tina, ruines étendues ; c'est la Thenae des anciens.

Les noms et la distance des lieux, dont voici la liste m'ont été donnés par un voyageur arabe.

Lieues.

- Tina.
 5 Méheress, petit village.
 7 Wodran , rivière ; elle tarit en été.
 3 Sidi Medeb, marabout.
 7 Metouinia, village.
 Gâbbes { 3 Mentzel, village. Il y a une rivière qui passe entre Mentzel et Ziara, qui ne tarit point en été. Elle prend sa source à environ deux lieues vers l'ouest, près d'un lieu habité nommé *Chênini*.
 1/2 Ziara village.
 7 Hammam, bains chauds , ruines,
 1 Zarat, village.
 6 Gegim, village.

Peyssonnel et Desfontaines
 Voyages
 Dans les Régences
 De Tunis et D'Alger
 Publiés
 Par M. Durkau de la Malle

Tome Second
 Paris
 Librairie de Gide
 Éditeur des annales des voyages
 1838